



L'AUTEUR

Né en 1916 à Corfou, Jusuf Vrioni apprend très tôt le français, le grec, l'allemand. A Paris dès 1925, il assimila si bien notre langue que, lorsque parut sa première traduction de Kadaré, un demi-siècle plus tard, les « tirnologues » s'étonnèrent qu'on puisse encore écrire un français si pur dans le goulag albanais. La quasi-totalité de l'œuvre de Kadaré est passée par ses mains. Primées, ses traductions servent de souche aux versions anglaises et allemandes. Chevalier de la Légion d'honneur, Vrioni est ambassadeur auprès de l'Unesco.

114

Retour sur le passé

Mémoires - Jusuf Vrioni, le traducteur subtil qui nous a fait découvrir Ismail Kadaré, après une jeunesse dorée, a souffert toutes les vicissitudes de son pays, l'Albanie. Il se souvient.

PAR CLAUDE ARNAUD

Au milieu de l'été 1989, on put voir un homme arpenter l'avenue Victor-Hugo. Après un demi-siècle d'absence, ce sujet de la république populaire d'Albanie semblait chez lui dans ce quartier que l'Histoire épargna toujours. Pourtant, c'est le cœur brisé que Jusuf Vrioni arpentait son propre passé, tel Lazare ressuscité. Cet HEC formé au lycée Janson, avec Claude Mauriac et Léon Zitronne, avait eu le malheur, il est vrai, après avoir connu Micheline Presle entre deux tournois de hockey, de vouloir rentrer en 1943 en Albanie. Un pays changé en bunker qui a attendu le bicentenaire de notre Révolution pour laisser sortir ses premiers otages.

Arrêté en 1947, Jusuf Vrioni avait été officiellement condamné pour espionnage au profit de la France, en vérité pour avoir conçu un mémorandum contre la dérive totalitaire du régime d'Enver Hodja. Ce fut le début d'une fulgurante descente aux enfers pour ce « cosmo-

polite » issu d'une des grandes familles albanaises, dont le père, héraut de l'indépendance, avait représenté le roi Zog à Paris. Torturé durant huit mois, soumis à un isolement total pendant deux ans et demi – ses seules sources d'information étaient les lambeaux de journaux que ses matons utilisaient pour leurs besoins –, le « koulak » Vrioni survécut grâce à son exceptionnelle condition physique – reliquats heureux des temps du Racing et du Bois. Grâce aussi au soutien héroïque d'une mère élevée au couvent Notre-Dame de Sion de Constantinople, quand l'Empire ottoman « tenait » l'Albanie, et réduite depuis à coudre pour les Soviétiques.

Ces douze années que l'Etat le plus stalinien d'Europe lui vola, Jusuf Vrioni les tient pour les plus riches de sa vie. Les bagnards avec qui il bétonna l'aéroport de Tirana lui inspirèrent une fraternité presque christique. Etait-ce la réponse au vide abyssal qu'il avait ressenti, parmi la jeunesse dorée romaine, un soir de 1943 ? C'est alors qu'il était rentré, en patriote, dans son pays, dans l'espoir de lui être utile.

Il le fut en fin de compte – mais de façon inattendue. Libéré fin 1959, mais promis à d'obscurs emplois, le ci-devant Vrioni épouse une très belle jeune femme rencontrée sur la plage de Durrës. C'est alors qu'il entend parler d'un jeune romancier qu'il prend l'initiative de traduire en français. Cédé pour rien à Albin Michel, jeté comme une bouteille à la Seine,